Barrin de la Galissionnière - Extrait de : La Marine et les Grands Marins Français – Auteur : Raoul Postel ancien magistrat aux Colonies – Librairie générale de Vulgarisation (A, Degorce) 1887 – Droits : domaine public – Sources :

BARRIN DE LA GALISSONNIÈRE.
Lieutenant général des Armées Navales
1693 - 1756

Roland-Michel BARRIN, marquis **de La GALISSONNIÈRE**, né le 11 octobre 1693 à Rochefort suivant les uns, près de Nantes selon les autres, s'éleva de grade en grade par son mérite au rang de lieutenant-général des armées navales. On lui aurait dû mieux encore ; mais la faveur, dans ce temps, et la volonté des femmes entretenues à la cour, surtout, faisaient presque toujours les vice-amiraux aussi bien que les maréchaux de France.

La Galissonnière joignait les qualités d'un négociateur intelligent et ferme à celles d'un tacticien habile, d'un général de mer à la fois actif, courageux et pénétré au plus haut degré du sentiment du devoir ; pour rien au monde, même quand sa gloire personnelle aurait eu tout à y gagner, il n'aurait dévié de la route que sa scrupuleuse conscience lui traçait. C'était le cœur généreux et loyal par excellence. L'honneur du nom français et les intérêts de la patrie préoccupaient tous ses instants, et l'on sait qu'il avait accompli des merveilles vis-à-vis de la Nouvelle-Angleterre quand il avait été investi d'un commandement militaire à la Nouvelle-France. Le ministre **MACHAULT d'ARNOUVILLE** eut le bon esprit de le faire agréer de préférence aux deux vice-amiraux d'alors, et à des lieutenants-généraux plus anciens que lui, pour la conduite des opérations navales dans la Méditerranée, en 1756.

Son escadre, forte de douze vaisseaux de ligne et de cinq frégates, sans compter cent cinquante bâtiments de transport sur lesquels étaient douze mille hommes sous les ordres du maréchal **de RICHELIEU**, mit à la voile aux îles d'Hyères, le 12 avril, sut prévenir, grâce à l'habile conduite de son chef, une flotte anglaise qui avait projet de l'arrêter et, dès le 17, débarqua sans obstacles toute l'armée du maréchal à Minorque. Il était temps : le même jour, La Galissonnière eut avis de l'approche de l'escadre anglaise, composée de treize vaisseaux de ligne et de cinq frégates, sous le commandement de l'amiral **BING**. Elle accourait vers Mahon, non seulement avec le dessein de jeter des secours dans la place, mais principalement avec celui de combattre la flotte française qui en bloquait le port. A la vue des ennemis, La Galissonnière chercha à gagner l'avantage du vent, ce qui l'obligea à s'éloigner de sa station, de sorte que Bing aurait eu, pendant trente-six heures, le temps de secourir Mahon s'il avait su profiter de cette circonstance ; mais, avant tout, cet amiral se préoccupa de combattre. Le 21 mai, les deux escadres furent en présence. Après une courageuse résistance, qui dura presque toute la journée, la flotte anglaise se dispersa sous le feu du canon. Tout ce qu'elle put faire, aussi désemparée que possible, ce fut de tenir le vent autant que ses forces le lui permettaient. Pouvait-elle résister davantage ? Jamais, peut-être, l'histoire de la Marine n'a soulevé une controverse aussi passionnante. L'Europe répondit : non ! L'Angleterre affirma : oui ! et elle agit, quelques mois après, en conséquence. Son verdict fut politique, mais inhumain. Après tout, est-ce que l'humanité est une vertu britannique ?

L'amiral Bing, jugeant que, dans le pitoyable état où se trouvait son escadre, il y aurait témérité de sa part à renouveler l'action avec les Français, qui depuis le commencement de l'affaire n'avaient pas un instant cessé d'avoir l'avantage et n'avaient encore rien perdu de leurs forces, résolut de se soustraire par la fuite à un danger imminent. Il courut donc se mettre à l'abri sous le canon de Gibraltar. Le gouvernement anglais, excité par l'orgueil national humilié, se montra sévère jusqu'à la barbarie envers l'infortuné vaincu. On reprocha à Bing de n'avoir pas secouru Mahon, de n'avoir canonné que de loin l'escadre de La Galissonnière, et de ne s'être pas approché du vaisseau amiral de France ; sa vie fut demandée à un conseil de guerre, qui le condamna unanimement à être arquebusé. La sentence, confirmée par le roi d'Angleterre **Georges II**, malgré un recours en grâce signé des juges eux-mêmes, qui déclaraient leur conscience troublée par la rigueur de la loi, reçut son exécution le 14 mai 1757. L'Europe entière jeta un cri de réprobation ; mais l'Angleterre croyait avoir ainsi appris à ses amiraux qu'ils n'avaient d'autre alternative, désormais, que de vaincre ou de mourir d'une manière infamante. Au reste, les suites immédiates du combat naval du 21 mai 1756

furent assez graves pour troubler sérieusement la nation britannique. La prise de Mahon, du fort Saint-Philippe et de l'île Minorque tout entière furent les conséquences de la victoire navale que les Français venaient de remporter.

Ce n'est pas le maréchal **de RICHELIEU** qu'il convenait de surnommer *vainqueur de Port-Mahon*, comme a fait la flatterie des poètes d'alors et entre autres de Voltaire, aussi grand écrivain qu'infidèle historien ; c'est La Galissonnière qui méritait de voir son estimable carrière couronnée de ce glorieux surnom. Le plus célèbre des roués de la cour de Louis XV le lui enleva ; mais l'équitable postérité doit le lui restituer. La Galissonnière survécut peu à sa victoire ; d'une santé toujours languissante, il n'avait entrepris sa dernière expédition que par dévouement, et contre l'avis des médecins qui lui avaient annoncé sa mort comme devant être le résultat assuré de ses nouvelles fatigues. En effet, comme il était en route pour se rendre à Fontainebleau, où se tenait dans le moment Louis XV, il mourut à Nemours, le 26 octobre 1756, avant d'avoir pu toucher au but si prochain de son voyage. Tous les marins le regrettèrent ; les matelots surtout, à la santé, au bien-être desquels il veillait avec un soin plein de compatissance et de paternelle affection, lui donnèrent des larmes sincères. La science aussi perdit en lui un de ses apôtres. La Galissonnière s'occupait avec passion d'histoire naturelle, et ce qui lui rendait cette étude encore plus chère, c'est qu'il savait la tourner au profit de l'humanité. Dans toutes les îles où il abordait, il avait soin de semer des graines utiles, de planter de nouveaux arbres fruitiers, et de laisser ainsi des souvenirs durables de son bienfaisant passage. Des colonies il apportait, en retour, d'autres semences, d'autres plantes, dont il enrichissait le sol même de la France. La Galissonnière avait l'âme aussi belle que son extérieur était contrefait. Petit de taille et bossu de corps, il était droit de cœur et grand d'esprit.

